

The background of the book cover is a photograph of a vast, green field of tall grass in the foreground, which is slightly out of focus. In the middle ground, there is a line of trees and several electricity pylons. The sky is filled with large, dark, and dramatic clouds, with a bright patch of light breaking through on the left side.

Roger Pascual

UNE
INTERMINABLE
NUIT D'HIVER

roman

Roger Pascual

Une interminable nuit
d'hiver

© Roger Pascual, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1857-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Les drapeaux rouges claquaient au vent et le bruit qu'ils produisaient était semblable à celui d'une mitrailleuse vidant son chargeur par à-coups désordonnés. Ces claquements secs, assourdis par les cris des manifestants se perdaient dans l'air frais de cet après-midi d'automne qui montait du pavé parisien. L'UNEF en ce premier novembre 1961 avait organisé une manifestation contre le racisme et tous les participants, intellectuels de gauche pour la plupart, savaient qu'elle était dédiée à la mémoire de Maurice Audin, assistant en mathématiques à l'université d'Alger, militant communiste et mort sous la torture au cours de l'été 57 pendant la bataille d'Alger.

Grégoire Serda s'était laissé entraîner par un camarade comme lui en première année de droit à la Sorbonne. Le paradoxe de sa démarche tenait au fait qu'il militait pour l'indépendance de l'Algérie quand la majeure partie de sa famille vivant là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, soutenait ardemment les putschistes, les Colonels et les Généraux félons.

À sa décharge il n'entretenait que peu de relations avec elle. Une fois l'an, le plus souvent en janvier, ses grands-parents venaient passer quelques jours à l'hôtel Claridge et le voyaient à cette occasion. Quant à ses parents, ils ne semblaient pas s'intéresser à lui. Sa mère l'appelait quelquefois au téléphone pour lui parler de la pluie et du beau temps mais jamais pour évoquer des sujets de fond. Il arpentait l'asphalte avec un bel entrain, les slogans en bouche et un drapeau rouge à la main en se disant que si son père le voyait en ce moment il aurait honte de lui. Qu'il le veuille ou non il appartenait à la grande bourgeoisie coloniale. Des milliers d'hectares plantés d'orangers et de vignes dans les terres alluvionnaires de l'Oranie. Une concession de 200 000 hectares d'alfa sur les hauts plateaux du sud algérien. Une écurie de course de dix pur-sang et demi-sang. Sans compter la grande ferme et des

maisons de rapport dans plusieurs pays. Voilà en quoi consistait la fortune des Serda. Certes parmi les colons ils n'étaient pas les plus fortunés. Les Borgeaud, les Blachette, les Schiaffino pouvaient se targuer de fortunes encore plus importantes. Mais qu'un descendant d'immigrés espagnols dont le grand-père était arrivé de Murcie en espadrilles ait pu en moins de cinquante ans se constituer un quasi-empire devenait tout simplement incroyable. Félix le grand-père de Grégoire était un homme hors du commun. Doté d'un culot phénoménal, d'un acharnement au travail et d'une volonté rares il avait su, dans une période propice aux hommes de sa trempe, relever des défis dont il sortait toujours gagnant. Sa roublardise était légendaire et bien que toujours à la tête de son exploitation tous ceux qui le connaissaient ne cachaient plus maintenant que « le vieux n'avait plus la baraka ».

Pendant que Grégoire, insouciant, défilait sur le boulevard Richard Lenoir, en Algérie un drame familial venait de se produire. Joseph Serda son frère aîné, de dix ans plus âgé que lui venait de tomber dans une embuscade, sous les balles d'un commando arabe. Joseph qui avait la responsabilité des vignes et de la vinification travaillait sur ses terres avec ses ouvriers, des harkis pour la plupart, lorsqu'il avait vu arriver face à lui un camion qu'il avait identifié immédiatement comme étant celui de la propriété. Il ne s'était pas méfié et lorsque le camion avait été à vingt pas de lui un groupe de terroristes était sorti et avait tiré au fusil-mitrailleur sur tout ce qui bougeait. Joseph avait été tué sur le coup, trois des quatre harkis subissant le même sort. Le quatrième laissé pour mort en réchappa mais ne dévoila pas aux enquêteurs le signalement des agresseurs bien qu'il en connût certains. C'était la condition pour avoir la vie sauve. Lorsqu'à 15 heures le téléphone sonna dans le studio de la rue de Médicis face aux jardins du Luxembourg, Anne apprit la terrible nouvelle. C'était la première fois qu'une communication téléphonique en provenance d'Algérie arrivait dans cet appartement depuis qu'elle connaissait Grégoire. Elle était sa petite amie depuis six mois à peine et ne se souvenait pas que son « fiancé » se fut étendu plus que de raison sur la saga familiale qu'il s'efforçait d'éviter à chaque fois que le sujet était abordé. Interprétant son silence comme le signe

d'un traumatisme profond, elle se promit d'obliger Grégoire, ce soir même, à lui révéler son secret.

Elle décida de partir aussitôt à sa recherche. Abandonnant la dissertation sur laquelle elle travaillait, elle noua une écharpe autour de son cou, décrocha son duffle-coat du porte-manteau et sortit. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où se tenait la manifestation. Ses préventions à l'égard des syndicats, quels qu'ils soient, n'allant pas jusqu'à l'hostilité elle fit un crochet par la Sorbonne où on la renseigna. Elle voulait être libre de penser à sa guise quitte à changer d'avis s'il le fallait. Mais quant à suivre aveuglément un parti ou un syndicat il ne fallait pas compter sur elle. En sortant du métro République elle s'aperçut que les manifestants étaient déjà partis pour rejoindre la Place de la Bastille. Leur itinéraire passant par le boulevard Voltaire et le boulevard Richard Lenoir elle évalua qu'en prenant le métro elle arriverait avant eux. Son calcul s'avéra judicieux. De la station où elle était, elle voyait à cent mètres les grappes de manifestants arriver. Elle distinguait encore plus nettement la forêt de drapeaux rouges qui eut sur elle un effet qu'elle ne soupçonnait pas. Elle en fut retournée et quand elle entendit les voix puissantes qui émanaient du groupe à sa grande surprise elle frissonna. Comme elle souhaitait être vue de Grégoire elle grimpa sur un banc. Elle se souvint tout à coup qu'il avait pris en partant son écharpe à rayures bleues et blanches. Ce détail le rendrait plus facilement identifiable. Elle le vit en effet en queue de cortège hurlant à pleins poumons et agitant avec frénésie un drapeau rouge qui lui donnait un petit air de bolchevik. Elle n'avait envie que d'une chose : le serrer contre elle de toutes ses forces. Elle se fraya un chemin à travers la foule pour parvenir jusqu'à lui. Quand il la vit il arrêta instantanément de crier et se doutant qu'un événement s'était produit il lui lança l'air inquiet : « que se passe-t-il » ?

Alors Anne raconta avec ménagement tout ce qu'elle savait. Le coup de téléphone du grand-père. L'attentat. Le frère mort. Les obsèques qui étaient prévues pour le lendemain après-midi à Tallitt la ville où la famille Serda a enterré ses morts dans le tombeau de marbre noir le plus beau et le plus

imposant du cimetière. Et cette supplique du grand-père ; il faut que Grégoire soit présent. En apprenant la mort du frère il s'arrêta net comme sonné par un coup de poing en pleine figure et son regard vert se brouilla immédiatement. Ils n'avaient jamais été très amis son frère et lui. Une trop grande différence d'âge. Dix ans ! C'était beaucoup. Comment trouver des jeux en commun quand on a dix ans d'écart ? Cependant c'était son frère et bizarrement contre toute attente en raison de sa mise à l'écart il avait l'esprit de famille. Il tenait à lui rendre hommage en se rendant à ses obsèques. Il s'étonnait d'ailleurs d'être encore attaché à cette famille qui l'avait méprisé, lâché, ignoré au moment où il avait le plus besoin d'elle. Certes, il ne manquait d'aucun bien matériel. Quand il avait quitté son grand-oncle deux ans plus tôt lors de son émancipation on lui avait acheté sans la moindre objection son studio de la rue Médicis. S'il avait demandé un trois-pièces il l'aurait obtenu sans difficulté. Il avait tout l'argent qu'il voulait mais il aurait volontiers échangé un peu de cet argent contre du véritable amour ; Les baisers d'une mère, les caresses, les mots tendres à la place de ces espèces sonnantes et trébuchantes dont il ne manquait pas.

Ils prirent le métro pour rentrer chez eux. Sans un mot il décrocha son téléphone pour demander à l'aéroport d'Orly les heures de départ des vols pour l'Algérie. Il y avait un départ à 10 heures le lendemain et c'était exactement ce qu'il lui fallait. Il réserva son billet. Puis il entreprit de faire sa valise. Alors le simple geste d'attraper sa valise sur la plus haute étagère du placard le ramena cinq ans en arrière. Le jour où sa mère avait pris cette même valise sur une étagère exactement comme il venait de le faire et s'apprêtait à y ranger ses affaires. Son grand-père, le patriarche comme on l'appelait en accord avec toute la smala - Il aimait ce mot, il s'en délectait – venait de décider que désormais la vie de Grégoire n'était plus en Algérie mais en France. Il y avait à Paris un vieil oncle qui était d'accord pour le prendre en charge jusqu'à sa majorité. Dans la famille personne ne discutait les ordres du grand-père, l'oracle tout-puissant. Qu'avait-il donc fait pour mériter pareil châtiment ? À chaque fois qu'il y pensait un sentiment de gêne s'emparait de lui et ne le quittait plus. On l'avait découvert faisant l'amour avec la fille de l'intendant, une jeune arabe, dans un des boxes des chevaux

de la propriété. Ils étaient nus tous les deux et pour la première fois de leur vie se donnaient du plaisir sur la paille dorée aux pieds des chevaux excités. Fallait-il qu'ils soient poursuivis par la malchance pour être repérés aussi facilement ! Leur étreinte n'avait pas duré cinq minutes qu'Aurélien, le père de Grégoire poussait déjà des jurons qui rameutaient toute la maisonnée. Il est vrai aussi que les chevaux par la nervosité qu'ils manifestaient avaient sans doute donné l'alerte sans que les amants s'en rendissent compte tout absorbés qu'ils étaient par leur affaire. Grégoire se demandait avec la maturité qu'il avait acquise depuis lors quelle serait sa réaction s'il avait vu son fils dans cette situation. Il ne parvenait pas à répondre à cette question. Le scandale avait été total. Il ne se trouvait personne pour lui trouver de circonstances atténuantes. Le verdict était tombé, il devait partir.

Et il partit en effet un beau matin de juillet de l'été 56 éclatant de soleil, de parfums mais aussi d'espoir déçu car il n'avait jamais envisagé de vivre ailleurs que dans la petite ville qui l'avait vu naître et il savait que la nouvelle vie qui l'attendait n'aurait plus rien à voir avec celle qu'il laissait derrière lui. À Tallitt ses camarades de collège de la classe de troisième lui firent une fête pour son départ. Il était un élève brillant « et pas prétentieux pour deux sous » disaient les cancre à qui Grégoire donnait parfois un coup de main pour un exercice de maths ou une rédaction. De plus sa notoriété avait pris une dimension extraordinaire lorsque les raisons de ce départ avaient été connues. La virilité était une valeur sûre au même titre que l'honneur, l'argent, la fierté ou le courage. Pour l'occasion on avait ressorti les guirlandes de la dernière fête, on avait aligné dans la cour de récréation quelques tables sur lesquelles on avait posé des verres, des boissons, des gâteaux confectionnés par les mères d'élèves et l'on avait chanté à tue-tête et dans une cacophonie épouvantable quelques mots tracés à la hâte sur une banderole « Au revoir – Grégoire – Bonne chance – En France ». Le slogan ne volait pas très haut mais Grégoire avait aimé cet hommage spontané et bon enfant. Jean Pierre Pérez le fils du Glacier du Boulevard avait même fait venir une petite carriole d'agua limon qui eut un succès certain. Grégoire, la voix cassée par l'émotion, remercia ses amis et promit de revenir. Ces sortes de mots que l'on dit pour ne pas casser l'ambiance, qui se veulent optimistes

et dont on sait qu'ils sont d'une platitude désespérante. La suite n'avait été qu'une succession de séquences douloureuses dont il ne voulait pas se souvenir. Le départ du Domaine avec Félix le grand-père. En revanche il revoyait parfaitement le moment où il avait fait arrêter la Pontiac, le grand portail passé. Le soleil était déjà haut dans le ciel et le livreur de barres de glace était encore dans la cour. Il s'était agenouillé sur le sol et avait embrassé la terre brûlante une dernière fois. Quand il avait repris place dans la limousine aucune parole ne fut échangée mais Grégoire vit que quelque chose dans le regard de Félix avait changé et qu'un voile de brume obscurcissait les yeux bleu gris de son grand-père. À l'aérodrome d'Oran un avion de la compagnie Air Algérie les avait transportés jusqu'à Paris où son grand-oncle les attendait. Ce dernier avait accepté du bout des lèvres de s'occuper de l'éducation de cet adolescent que Félix lui avait décrit comme « très en avance pour son âge ». Guillaume Serda était né avec le siècle. Écrivain raté il tirait ses revenus de l'écriture d'articles dans des revues spécialisées dans l'astrologie. Il était aussi différent de Félix qu'il était possible de l'être. Plutôt petit et chétif, des cheveux châtain clair lissés sur le crâne, il s'exprimait d'une voix douce presque féminine. En raison d'une forte myopie il portait des lunettes rondes cerclées d'écaille et vissée à sa bouche, une pipe de bruyère qui accentuait son côté intellectuel. Il restait une énigme pour son frère extraverti à tous crins qui ne le comprenait pas. Grand-père Félix qui selon son habitude était descendu au Claridge, un bel hôtel de luxe sur les Champs-Élysées, tenait à inviter son frère et son petit-fils au restaurant de cet établissement prestigieux. Grégoire avait toujours pensé que cette marque d'attention était destinée à lui faire avaler la pilule amère de l'exil. Il revoyait la scène comme s'il ne s'était pas passé cinq ans mais six mois peut-être. Guillaume en lui donnant une petite tape dans le dos lui avait dit : « regarde bien petit – Grégoire mesurait déjà quinze bons centimètres de plus que lui – parce que ce ne sera pas comme ça tous les jours ». À quoi Félix avait répondu avec cette jovialité qui lui était familière : « allons, allons, n'exagère pas Guillaume. As-tu déjà manqué de quelque chose » ? La phrase était on ne peut plus explicite. Elle signifiait que Félix aidait financièrement son frère et qu'il continuerait de le faire.

— Tu as l'air songeur murmura Anne près de lui posant son bras sur les épaules de Grégoire pendant qu'il faisait sa valise.

— Je pense à mon oncle. Je vais l'appeler pour savoir s'il est au courant pour Joseph.

Il appela Guillaume qui comme lui avait appris la nouvelle mais renonçait à se déplacer, prétendant que sa place n'était pas là-bas. « De quoi aurais-je l'air, moi qui aie coupé les ponts depuis tant d'années » ? « Tu me comprends, n'est-ce pas » ? Grégoire comprenait et ne s'expliquait pas pourquoi une force le poussait à revenir au pays natal. En cinq ans il y était revenu deux fois l'été pour les vacances et le nécessaire avait été fait pour que Saïda la fille de l'intendant quitte la ferme pour le douar d'où il était hors de question qu'elle revienne tant que Grégoire serait là. Il ne s'était pas appesanti plus que de raison sur l'absence de Saïda tout au plus la déplora-t-il car sa présence le distrayait. Elle était gaie, volubile et spontanée. Une grande fille comme il les aimait. Une liane aux cheveux plutôt clairs compte tenu de ses origines et ne fut-ce ses grands yeux noirs, elle n'avait rien d'une « mauresque » comme la nommaient les gens du pays. Les deux séjours de Grégoire s'étaient plutôt bien passés compte tenu du contentieux existant que l'on faisait en sorte de ne jamais évoquer. Deux années de suite il avait passé ses vacances d'été en Algérie quand beaucoup faisaient le voyage en France pour échapper à la canicule qui rendait l'air irrespirable. Et puis pour des raisons qu'il ne s'expliquait pas au cours des trois étés qui suivirent il ne fut plus question de venir. Il avait posé la question à son grand-père d'abord qui entra dans des explications dénuées de sens, à son père ensuite sans plus de succès. On faisait allusion aux attentats qui se multipliaient, à l'insécurité toujours plus grande et puis lui disait Félix : « Tu ne reconnaîtrais plus l'Hacienda – c'était le nom de la propriété – c'est devenu une telle horreur que je veux t'éviter sa vue. Reste sur le souvenir magnifique que tu en as ». Il se demandait ce que son grand-père voulait dire. Quand il lui arrivait de penser au Domaine ce n'était jamais sans un pincement au cœur car il était empli de souvenirs de jeunesse, les seuls prenant de l'importance au fil du temps qui passe. Cette ancienne ferme avait été construite au début du siècle